

LE DEFI DU BAC

L'URGENCE DU BONHEUR

Notes de la rencontre de Davide Prospero et Francesco Barberis avec les futurs bacheliers de CL-Lycée

par liaison vidéo depuis Milan, le 29 mai 2022

Chants : *Haja o que houver**
La strada

Francesco Barberis. Cette route est vraiment belle parce que, « quoi qu'il arrive », comme nous venons de l'entendre, « je suis là », nous sommes là et attendons quelque chose de grand, ce soir aussi. Pour commencer, bonsoir à tous, je suis particulièrement reconnaissant que Davide soit avec nous, je remercie les élèves de terminale ici présents et ceux qui sont connectés, les élèves de première et les adultes présents et à distance. Il est clair qu'après l'annonce que le père Andrea nous a faite il y a plusieurs mois en nous introduisant à « *La voix unique de l'idéal* », il y a toujours une lutte (et en réalité je vous souhaite qu'elle reste à jamais), une bataille en cours entre la « voix » de l'idéal, celle qui nous pousse à ne jamais être satisfaits, et les circonstances qui (comme je l'ai lu dans tant de témoignages que vous avez envoyés) semblent parfois écraser ou même aller à l'encontre de cette voix, surtout en cette fin d'année. J'ai été frappé en lisant certains termes dans vos contributions : « idéal », « destinée », « présences significatives », mais aussi « difficultés » et « sacrifice ». Évidemment, au cours de ces derniers mois, ils ont pris une nouvelle importance particulière et nous ont remis devant les paroles de don Giussani, tous avec le désir de les comprendre et de les découvrir à nouveau. Comme il le dit : « L'homme ne trouve l'énergie pour l'action que dans la clarté et la certitude » (« *Tracce d'esperienza cristiana* » in L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, BUR, Milan 2006, p. 119). Clarté et certitude, notez bien que ce sont les mots qui indiquent la raison pour laquelle nous nous retrouvons ici ce soir, reconnaissants que Davide soit là et que nous puissions lui poser nos questions.

Quel est l'intérêt d'une assemblée en cette période si effervescente de fin d'année scolaire ? Voilà, elle peut être un moment sans intérêt ou bien un moment décisif pour démarrer ou redémarrer. En fin de compte, chacun de nous s'est mis en mouvement pour être ici (même ceux qui sont connectés) simplement parce qu'il attend quelque chose pour commencer ou repartir. Tout dépend de toi : demande-toi si tu es ici parce que tu ne savais pas où aller ou parce que tu attends quelque chose. Pourquoi es-tu là ? Que cherches-tu ? Que cherches-tu dans notre amitié ? Que t'est-il arrivé au cours de ces derniers mois ? Qu'attends-tu des personnes assises près de toi ? Quel chemin veux-tu

* « *Quoi qu'il arrive, je suis là, / quoi qu'il arrive, je t'attends ; reviens dans le vent, mon amour, / revient bientôt s'il te plaît. // Depuis combien de temps, je ne me souviens déjà plus, / parce que je suis restée loin de toi ; / chaque instant qui passe est pire, reviens dans le vent s'il te plaît. // Je sais ce que tu es pour moi, / quoi qu'il arrive, c'est toi que j'attends* » (« *Haja o que houver* », de P.A. Magalhães Madreus).

parcourir pour atteindre l'idéal auquel ta vie aspire depuis que tu t'es levé ce matin ? Pour entamer ce dialogue, nous avons choisi certaines des contributions reçues, en identifiant quatre thèmes. Commençons par le premier thème, qui est apparu dans beaucoup de contributions ; on pourrait le résumer ainsi : le défi du présent. Est-il possible de vivre les circonstances, celles d'aujourd'hui, celles des prochaines semaines, en protagonistes et non pas écrasés par les difficultés ?

Salut ! Je suis en classe de première. Je précise que je fréquente un lycée qui me met à dure épreuve. L'été dernier, j'ai dû passer un examen de rattrapage en physique avant le début de la nouvelle année scolaire, ce que j'ai assez mal vécu, c'était comme un échec dont j'avais un peu honte et dont je ne voulais parler qu'à très peu de monde ; ce n'est que plus tard que j'ai compris que j'avais tort. En fait, ce n'était rien de bien grave, même si je l'oublie parfois. Toujours est-il que j'en ai parlé avec certaines personnes et, dans un moment de crise, un ami m'a dit : « Pourquoi ne changes-tu pas d'école ? Si cet environnement te fait cet effet, pourquoi rester ? » Sans même réfléchir, j'ai répondu par un « non » catégorique. Je pensais que cela allait en rester là, mais cette question est restée dans ma tête pendant toute l'année scolaire. Cette année aussi a été assez exigeante et, bien que j'aie étudié des sujets que j'aimais vraiment, j'ai dû renoncer à beaucoup de choses et mon émotivité ne m'a pas laissé aucun instant de répit. Entre-temps, je me demandais : « Est-ce que ça vaut la peine de faire tous ces sacrifices ? » Il y a quelques mois, pendant une semaine où les études m'écrasaient, j'ai éclaté en sanglots dans les toilettes de l'école et une fille s'est approchée de moi pour me tenir compagnie. Après avoir parlé un moment, je lui ai dit que c'était une période où j'avais beaucoup de choses à faire et que je me sentais un peu noyée. Alors elle m'a dit que la classe de première est un peu comme un piège, comme pour dire qu'il est désormais trop tard pour me réorienter, que ça n'en vaut pas la peine, qu'il vaut mieux s'accrocher et continuer ; si bien que j'ai été confrontée à de nouveaux doutes : « Est-ce vraiment comme ça pour moi ? Est-ce que je fréquente cette école uniquement parce qu'il est trop tard pour changer ? » Je ne le pense pas, ou du moins, je ne veux pas qu'il en soit ainsi. Je veux fréquenter cette école parce que je sais que c'est un environnement de personnes qui ont envie d'apprendre, parce que les enseignants me transmettent leur passion pour les matières qu'ils enseignent et parce que mes efforts sont récompensés. En même temps, toutefois, je sais que ça ne vaut pas la peine de vivre l'école avec l'angoisse avec laquelle je la vis et de renoncer aux heures de sommeil dont j'aurais besoin et aux rencontres de CL-Lycée. Et donc, je reconnais que pour vivre l'école du mieux possible et, par conséquent, tout le reste aussi, je dois changer. C'est pourquoi je veux demander : que faut-il que je fasse pour que ce changement se produise ? Comment puis-je me sortir de ce piège et faire en sorte que mes renoncements, qui doivent sûrement diminuer, soient récompensés ? Comment puis-je arriver à ne pas me laisser écraser par les études, surtout dans la perspective de la dernière année qui m'attend et qui, j'imagine, sera une année difficile ?

Bonjour, tout le monde. Comme d'habitude, au début de l'année j'ai essayé de tout planifier pour me préparer pour le bac. Mais, à un moment donné, les choses ont commencé à ne pas aller comme je l'avais prévu ; qui plus est, j'avais autour de moi des personnes qui avaient déjà choisi leurs études universitaires, et je me sentais en retard par rapport à tout le monde. À partir de février, je me suis alors laissée happer par une apathie qui ne faisait qu'augmenter la confusion dans ma tête. La seule certitude qui me restait était qu'après le diplôme, j'irais vivre ailleurs car je ne resterais ici sous aucune condition. Mais cela ne me suffisait pas, je travaillais beaucoup mais avec un profond

malaise ; néanmoins, à un moment donné, j'ai eu besoin de comprendre quel était le meilleur choix d'université pour moi mais, au moment où j'ai voulu m'inscrire aux épreuves d'admission, j'ai découvert qu'il n'y avait plus de places disponibles dans l'université que je voulais. J'ai passé des journées très tristes, j'avais l'impression que tout était contre moi et que je prenais peut-être les mauvaises décisions. Puis j'ai essayé de me retrousser les manches, j'ai passé d'autres épreuves d'admission et j'ai obtenu mon permis de conduire. Mon seul objectif restait de finir l'école et de partir d'ici le plus vite possible. Puis en pensant à l'après-école, à la vie, aux choix et aux difficultés, et en voyant la fin de ce parcours se rapprocher de plus en plus, pour la première fois j'ai commencé à ressentir une énorme mélancolie. J'avais l'impression que tout était au-dessus de mes forces, disproportionné. Puis il s'est passé quelque chose : un soir, j'ai vu à la télévision un reportage sur une jeune Ukrainienne amputée des jambes, qui avait pourtant décidé de se marier quand même. Je voyais l'image de son fiancé qui la tenait dans ses bras et ils dansaient ensemble à l'hôpital avec un énorme sourire, et ce fait m'a réveillée, il m'a fait voir que les situations peuvent ne pas me réduire, m'écraser et que peut-être tout n'est pas au-dessus de mes forces.

Davide Proserpi. Bonjour à vous tous. Je commence par répondre à ce qu'a dit la première amie qui est intervenue. Je crois que le moment que vous vivez est l'un des plus beaux de la vie ; en tout cas, pour moi il en a été ainsi, j'en ai ce souvenir. La période où l'on termine le lycée, l'école secondaire, et où l'on est confronté au choix de ce que l'on fera ensuite (que ce soit aller à l'université, travailler, ou qui sait) est très dense, comme ces deux premières interventions nous l'ont rappelé, et comme chacun d'entre vous le sait bien parce qu'il en fait en ce moment l'expérience. C'est une période très dense parce que deux grandes choses se passent en même temps : d'une part, il y a l'échéance de l'examen du baccalauréat, que l'on vit inévitablement comme un objectif, bien sûr, avec l'inquiétude justifiée de savoir comment cela va se passer et les difficultés de la préparation. Et ce qui est bien, c'est que personne n'arrive à s'en fiche : même si on a étudié sans beaucoup de motivation pendant quatre ou cinq ans ou qu'on a toujours eu des vingt sur vingt, personne n'arrive à prendre ce moment à la légère. Pourquoi est-ce que je dis que c'est une bonne chose ? C'est une bonne chose car, lorsqu'il y a de tels moments dans la vie, c'est une grâce ; quand il y a des circonstances qui nous obligent à être sérieux face à la vie, ce sont des moments de grâce parce qu'ils indiquent une manière plus vraie d'affronter toute chose. Parce qu'on se rend compte qu'on ne peut pas gouverner la réalité à notre guise, que les circonstances ne sont pas celles que nous voulons et qu'elles ne vont pas comme nous le voulons ; nous devons nous conformer à une réalité qui nous dépasse, mais nous voulons nous engager avec elle. Nous nous sentons en quelque sorte obligés, engagés à nous impliquer avec elle.

D'autre part, voici la deuxième raison, tout cela va de pair avec un choix (que faire ensuite, que va-t-il se passer ?), avec un enjeu important, parce que nous ressentons toute l'urgence, non seulement de faire le bon choix, mais aussi d'être heureux. La peur que nous pouvons ressentir à l'idée de faire le mauvais choix est due au fait que nous craignons que notre bonheur ou notre malheur en dépendent ; bref, nous comprenons que quelque chose d'important est en jeu. C'est donc un moment très important.

Au sujet de l'échec évoqué par la première jeune fille qui est intervenue, je voudrais faire deux remarques : je comprends ce que tu dis, mais il faut que nous comprenions quelle est l'origine de ce sentiment que l'on peut éprouver ; quand quelque chose va mal, quand on échoue dans quelque chose

et qu'on se sent mal à l'aise par rapport à soi-même, en plus de la déception par rapport à la chose elle-même, on se sent peut-être aussi mal à l'aise par rapport aux autres. Pourquoi ? Parce qu'on le vit comme un échec, mais l'échec n'est jamais un problème en soi, ce n'est pas ça qui nous fait peur ; ce qui nous fait peur, mon amie, c'est n'est pas juste le fait d'avoir échoué, mais que notre échec puisse signifier que nous sommes des ratés, que le fait d'avoir vécu un échec dans un domaine, en quelque sorte, fasse douter de la grandeur pour laquelle nous avons le sentiment d'être faits. C'est-à-dire que cela réduise l'horizon de nos attentes humaines (« je ne peux pas y arriver », « les autres me regarderont de cette manière »). Mais l'expérience de l'échec est vraiment aux antipodes de cela, et nous en avons beaucoup de témoignages, même en des personnes qui perdent tout et qui pourtant repartent. Notre amie vient de nous parler de cette jeune femme ukrainienne. Comment une chose pareille est-elle possible ? Elle est possible parce que même l'échec suscite une question, c'est-à-dire qu'il devient un regard de compassion envers nous-mêmes, nous nous rendons compte que nous sommes petits, que ce n'est pas nous qui faisons notre grandeur par nos propres forces. Notre grandeur ne peut que nous être donnée par quelqu'un d'autre.

Et maintenant, je réponds aussi à la deuxième question que tu posais, de même qu'à ce que disait la deuxième intervention, et je le fais en racontant un épisode de l'Évangile très connu de tous. Combien d'entre vous sont allés en Terre Sainte ? Eh, quelques-uns, peu de personnes, surtout des adultes. Eh bien, je vous suggère d'y aller, parce qu'on comprend bien mieux certaines choses, on comprend le caractère concret de ce que vous lisez dans les Évangiles, que vous entendez raconter sur Jésus, quand on les voit. Par exemple, quand je suis passé par Cana, je me suis souvenu d'un épisode de l'Évangile (de fait, c'est à Cana qu'a eu lieu le premier miracle de Jésus) à propos duquel je me suis toujours demandé (quand j'avais votre âge et qu'on lisait cet Évangile, je me le demandais toujours) : « Mais pourquoi Jésus, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, relevé les paralysés de leur brancard, ressuscité un mort, accompli des miracles puissants, pourquoi accomplit-il comme premier miracle la transformation de l'eau en vin (c'est le premier qui est raconté dans l'Évangile) ? » Avec tout ce qui était nécessaire, avec toutes les difficultés que les gens avaient, il transforme de l'eau en vin ? C'est un peu du gaspillage. Toute l'énergie de Dieu concentrée dans quelque chose d'aussi banal, parce qu'au repas de noces, ils n'avaient plus de vin. Mais si vous allez à Cana, vous comprenez, parce que quand vous voyez les maisons des Juifs, surtout de ceux qui étaient un peu riches, on remarque qu'elles avaient toutes une pièce des ablutions. On descendait et il y avait une sorte de piscine à l'intérieur de la maison qui ne servait pas à nager, mais à se laver. Pourquoi ? Parce qu'il fallait se purifier, par exemple, avant de manger, il fallait se purifier parce que sinon on était impur, et l'eau était un peu la tentative de l'homme de s'élever vers Dieu, justement de se purifier. C'est-à-dire que notre effort vise à conquérir cette grandeur pour laquelle nous nous sentons faits, alors que, dans l'Antiquité (ceux d'entre vous qui ont fréquenté le lycée classique le savent mieux que moi), le vin était considéré comme le nectar des dieux, et même pour les Juifs, il était un don de Dieu, un signe de l'amour de Dieu.

Alors, que se passe-t-il ? Il se passe qu'à un moment donné, au banquet, il n'y a plus de vin, si bien que la mère de Jésus lui dit : « Il n'y a plus de vin ! Ils ont terminé le vin », ce qui signifie également : il n'y a plus d'amour, ils ne font plus l'expérience de l'amour de Dieu, ils sont tellement absorbés par leur tentative de s'élever vers Dieu par leur effort, par leur éthique, par leur énergie, par leur tentative de se purifier, d'être toujours meilleurs aux yeux de tous, qu'ils ne reconnaissent plus que Dieu les aime, et cela rend leur vie vide d'amour. La vie devient un sentiment d'échec continu, car nous nous

rendons compte que cette force pour nous élever vers Dieu est limitée, nous ne la possédons pas. Que lui répond Jésus ? « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue » (cf. Jn 2). Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi il lui dit cela ? Parce qu'il est clair que, s'il accomplit cet acte (changer l'eau en vin), il déclare à tous qui il est, car Dieu seul peut accomplir ce que l'homme ne peut faire par ses propres forces : L'atteindre.

L'homme peut tendre vers Dieu, mais il ne peut venir à lui que par un don gratuit, dans l'expérience d'un amour gratuit et total : « Tel que tu es, je t'aime. Tel que tu es, tu as de la valeur à mes yeux ». Alors Jésus accomplit ce geste, et ce faisant, il donne gratuitement, il dit : « Ce que vous essayez de faire avec vos propres forces, vous qui vous trouvez si incapables d'accomplir, si inadéquats, même avec toute l'énergie que vous y mettez, je vous l'apporte, c'est moi qui je vous le donne et je vous le donne gratuitement. C'est Moi ». Ainsi, l'expérience que l'on fait de cette limite, de cette difficulté, de ces échecs continuels, devient une gratitude infinie pour la gratuité avec laquelle le Christ nous donne son amour, c'est-à-dire qu'il nous donne ce que nous voudrions obtenir sans y arriver ! L'estime que nous aimerions recevoir des autres. La reconnaissance que nous aimerions obtenir des autres. Le fait de nous sentir valorisés pour ce que nous pensons de nous-mêmes ou ce que nous aimerions être.

Tout cela nous est donné gratuitement, et où en faisons-nous l'expérience ? Dans une compagnie, c'est-à-dire dans un lieu où nous sommes regardés, estimés, aimés non pas pour ce que nous pensons valoir, mais pour beaucoup plus ! Pour ce que nous sommes, pour ce pour quoi nous sommes faits. Le fait que nous soyons ici ensemble est la promesse que cet amour se réalisera dans notre vie, que ce jugement de grandeur, ce bien pour lequel nous nous sentons faits, se réalisera dans notre vie.

Bonjour à tous. Une phrase qui a fortement marqué mon chemin de foi ces derniers temps, et que le choix pour l'avenir rend encore plus brûlante, est : « Jetez les filets de l'autre côté ». Comme le dit Giussani dans Peut-on vivre ainsi ? : « Ces paroles d'abord [...] pénètrent dans le cerveau et ne signifient encore presque rien ; puis elles atteignent le cœur et alors elles commencent à vouloir dire quelque chose pour nous » (L. Giussani, Peut-on vivre ainsi ?, Parole et Silence, Paris 2008, p. 156). J'ai perçu de plus en plus par l'esprit et par le cœur la vérité de ce que nous nous disons, et j'ai aussi ressenti l'ardeur d'une expérience vivante et solide dans le Christ, mais je surprends encore en moi une certaine résistance à me confier à Dieu, à donner ma vie. Qu'est-ce qui me retient ? Cette année, j'ai vu et entendu plusieurs témoignages de personnes qui ont donné leur vie au Christ, et c'étaient les personnes les plus heureuses. Le désir, le besoin d'être comme eux grandit en moi, l'exigence de Lui donner chaque heure, mais comment ? Pourquoi ai-je tendance chaque jour à réduire ce désir infini de grandeur et de sainteté que je porte dans mon cœur ?

Prosperi. Écoute, tournons les choses autrement : au lieu de commencer par la fin, commençons par le début. Le début n'est pas la peur de perdre ce désir que tu as, le début est que tu as ce désir. Et notez bien que c'est ça qui fait la différence ; en effet, pourquoi avons-nous peur de perdre quelque chose ? Parce qu'elle nous tient à cœur. Si vous aimez une fille, pourquoi avez-vous peur de la perdre ? Parce qu'elle vous tient à cœur. Donc la première question que ce sentiment que tu découvres en toi te pose est de mieux comprendre ce qu'est ce désir que tu sens brûler en toi.

Ce désir de grandeur, ce désir (tu l'as dit) de sainteté, même de sainteté, c'est-à-dire de grandeur (c'est la même chose), que tu ressens, surgit de l'expérience que tu as vécue jusqu'à présent. Cette expérience t'a amené à reconnaître ce dont ton cœur est fait, car tu aurais pu faire une expérience

complètement différente et ne pas avoir du tout ce désir, et donc pas non plus la peur de perdre ce désir que tu as.

Alors la première question est d'être reconnaissant pour l'expérience qui t'a amené à le reconnaître, et ainsi tu as déjà indiqué le chemin pour comprendre comment ne pas la perdre : rester attaché à cette expérience ! Il faut que tu restes dans ce qui a commencé à faire poindre à l'horizon de tes journées ce pour quoi tu es fait.

Ensuite, nous avons la préoccupation d'arriver à la fin du match, c'est-à-dire de savoir comment il va se terminer ; pourtant, l'intérêt c'est de jouer le match quand l'aventure n'est pas encore terminée. Le problème de la vie n'est donc pas de résoudre ce désir ; ce n'est pas de savoir comment cela va se terminer (nous le verrons), car c'est ce qui rend la vie intéressante, l'aventure intéressante. Alors, tu veux une suggestion ? Ne t'écarte pas de l'expérience qui t'a amené à désirer tout ce que tu as dit, car tout cela est vrai. La vie pourra les remettre en question, elle mettra certainement en crise ce que tu es en train de dire, d'une manière ou d'une autre, par les épreuves qu'elle te donnera, peut-être qu'elle t'en a déjà donné, je ne sais pas, mais le chemin pour affronter toutes les crises est déjà tracé pour toi. Lorsque nous faisons une rencontre dans laquelle l'horizon d'un sens définitif apparaît, de telle sorte que nous comprenons que nous sommes faits pour rien de moins que cela, ce n'est pas que nous devons alors nous préoccuper de tout ce qui peut arriver d'autre. Cela arrivera de toute façon. Mais tout ce qui arrivera va confirmer, rendre de plus en plus vrai, plus profondément vrai ce qui t'a fait découvrir cette vérité sur toi-même, sur ton humanité.

Tu as le chemin devant toi, et les épreuves ne seront pas, comment dirais-je, la barre pour voir à quel niveau se trouve ta foi, à quel point tu es saint et à quel point tu es grand ; les épreuves seront la manière pour Dieu de te faire grandir dans la foi, et ainsi tu pourras comprendre de mieux en mieux ce à quoi tu es attaché dans la vie. Elles te rendront toujours plus fort, si tu ne perds pas de vue l'origine de cette expérience, si tu ne t'en écarter pas.

Barberis. Davide a déjà commencé à aborder le deuxième thème lorsqu'il a dit : « Le début n'est pas la peur de perdre ce désir que tu as, le début est que tu as ce désir », d'où la gratitude pour ce désir que rien ne peut écraser. Maintenant, le deuxième sujet est l'inconnue de l'avenir, s'il est possible d'affronter sans crainte le risque de l'avenir.

Salut. Ces dernières semaines, j'ai un peu de mal, car j'ai l'impression que le monde dans lequel j'ai vécu au cours de ces dernières années, qui est mon chez-moi, va disparaître dans dix jours et que je n'aurai plus rien dans les mains. J'ai peur qu'avec le changement de circonstances, mes certitudes sur les enseignants, les camarades et les nouveaux élèves puissent se perdre. Cette année en particulier a constitué une merveilleuse découverte, des amitiés nouées avec des camarades de classe que je n'avais jamais pris en considération, au petit groupe de l'école de communauté qui est devenu mon point de référence, aux samedis passés à étudier avec mes amis accompagnés par l'un de nos enseignants et aux dîners chez notre ami prêtre. J'ai des points de référence sur lesquels je miserais tout, mais ils n'éliminent pas ma peur. Ces jours-ci, je me rends compte plus que jamais que je suis un manque, que j'ai un énorme désir, tout d'abord de bien vivre cette fin d'école, en travaillant avec mes amis, et ensuite pour l'année prochaine à l'université, parce qu'ayant en tête cette beauté que j'ai vue ici à l'école et à la paroisse de Dergano, je ne peux pas désirer moins que cela. J'ai une grande peur de ne pas trouver cette beauté et je n'arrive pas à faire pleinement confiance au fait que

ce qui va se passer est vraiment pensé pour moi.

Prosperi. Toi, il y a trois ans, où étais-tu ?

Ici.

Prosperi. Mais est-ce que tu aurais pu imaginer qu'aujourd'hui tu pourrais dire ce que tu dis en ce moment ?

Non.

Prosperi. Pourquoi ?

Au début du lycée, surtout en première année, j'ai mis du temps à trouver mes repères, y compris en termes d'amitiés. J'avais un espoir, j'avais un désir, même si je n'avais pas trop à l'esprit ce que j'ai ensuite vu et vécu dans les amitiés ; donc, non.

Prosperi. Exactement, tu espérais (c'est très juste ce qu'elle dit, elle est très sincère), mais tu ne voyais pas encore ce que cela allait pouvoir être, c'est ça ?

Oui.

Prosperi. Qu'est-ce que cela signifie ? Tu ne savais pas comment, mais c'est arrivé. C'est-à-dire que tu peux dire ces choses maintenant, même si, il y a trois ans, tu ne l'aurais jamais imaginé en te connaissant, en raison de ton caractère, à cause des difficultés que tu avais, etc. Tu n'aurais pas pu l'imaginer, et pourtant c'est arrivé. Cela signifie, avant tout, que ce n'est pas nous qui gouvernons notre vie et notre destinée, mais qu'à coup sûr notre désir est comme une boussole qui nous oriente lorsque la destinée apparaît dans l'horizon de notre vie. Tu as pu reconnaître ce qui était pour toi. Tu as pu t'accrocher aux vraies amitiés que tu ne veux pas perdre maintenant, tu as pu parier, risquer, telle que tu es, avec ton tempérament, avec tes caractéristiques, avec tes points de force, avec tes difficultés, avec tout ce que tu es, tu as pu parier sur une expérience qui te semblait fascinante. Jusqu'à te faire traverser la ville parce que tu voyais que c'était fascinant, ce qui te fait comprendre que ton désir t'entraîne bien plus loin que le calcul de tes forces ne t'amènerait à faire. Mais attention, car maintenant il faut dire quelque chose d'important. Qu'est-ce qui est différent aujourd'hui par rapport à il y a trois ans ? Tu vas le dire ? Dis-le !

Non, peut-être, si avant...

Prosperi. Je t'offre une glace si tu devines ; je plaisante !

Peut-être qu'avant je faisais moins attention au fait que je n'étais pas vraiment heureuse, alors que maintenant je pense aux amitiés qui me correspondent, et si je ne les ai pas, je le remarque.

Prosperi. Bravo ! Bien sûr, tu en as fait l'expérience ! Voilà la différence. Alors, si tu as fait cette expérience (attention), tu dis : « J'ai peur de le perdre », mais avant de dire : « J'ai peur de le perdre », tu es sûre d'avoir fait cette expérience ! Tu es certaine que ce que ton cœur désire existe ! Avant, c'était quelque chose que tu ressentais comme désirable, comme confusément souhaitable ; maintenant, tu sais que cela existe ! Ce sont des visages, des faces, il y a des camarades, des amis, une expérience d'études, de succès, d'échecs. Tu es à l'intérieur d'un chemin. Ce chemin qui a commencé est donc fait de visages, de faces, c'est un environnement, une compagnie, que nous appelons le « mouvement », ce sont des rapports à l'intérieur desquels tu vois que tu peux affronter les difficultés des études, les difficultés pour vivre les rapports qui sont parfois plus difficiles mais qui t'aident dans toute circonstance. Cela existe, ce n'est pas qu'en quittant ton école cela cessera d'exister. Cela existe, en premier lieu, parce que ces rapports existent, c'est pourquoi la première chose que je te dis est : « Pars de là », parce qu'on part toujours du point de certitude que l'on a ; puis, certainement qu'à partir de là beaucoup plus de choses vont naître et grandir, parce que c'est un début.

Et tu verras que cela te rendra encore plus certaine et encore plus contente.

Moi, je suis professeur à l'université. Lorsque j'ai choisi ma faculté, je me suis retrouvé à faire des études de chimie, mais je n'aurais jamais au grand jamais pensé devenir professeur à l'université, parce qu'après la deuxième année, je voulais tout laisser tomber, je n'en pouvais plus. Les études de chimie sont très difficiles (il y a une amie ici qui s'en souvient très bien), je traversais une profonde crise et je voulais devenir guide de montagne. Je me suis accroché (certains amis m'ont aidé) mais, à un moment donné, j'étais presque déterminé à abandonner (je ne l'ai pas dit à mes amis, car je ne voulais pas qu'ils me convainquent du contraire). Mais précisément à ce moment-là, c'était en 1994, je suis allé aux Exercices du CLU et pour la première fois, j'ai vu don Giussani de près, j'ai entendu parler don Giussani ; cela a été un véritable événement : ce jour-là, j'ai compris que je ne voulais vivre pour rien de moins que pour ce dont cet homme avait parlé. À partir de là, j'ai commencé à chercher à le rencontrer ; cela m'a pris une année (parce qu'il était très difficile à approcher : il commençait à ne pas se sentir tellement bien), et à partir de là, un rapport est né. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'après cette rencontre, j'ai recommencé à ressentir de l'enthousiasme même pour mes études. Avant, l'enthousiasme était simplement pour ce lieu où il était possible d'être avec lui et avec ceux qui étaient avec lui, c'est-à-dire pour l'expérience qui se développait autour de lui et qui me fascinait tant. Ensuite, j'ai même recommencé à me passionner pour mes études, à tel point que j'ai fait mon doctorat et que je suis maintenant professeur à l'université, non pas parce que je l'avais choisi dès le départ, mais en raison des circonstances de la vie.

Tout cela pour dire que lorsqu'une rencontre se produit dans ta vie, tu te rends compte que quelque chose a changé ; il y a un déclic que tu n'avais pas prévu et qui te change, qui te change définitivement (en termes chrétiens, cela s'appelle « événement », l'événement est quelque chose qui se produit) ; même si tu t'en allais, il t'a changé quand même. Lorsque cela se produit, la vie trouve son orientation, tout comme pour moi, la vie a trouvé son orientation pour toi aussi, c'est pourquoi il ne faut pas que tu aies peur.

Merci.

Je suis en terminale et je voulais parler de ces derniers mois qui ont été très spéciaux pour moi. J'étais entourée d'amis qui étaient complètement impliqués dans la recherche de leur chemin quant à l'université. Je les voyais concentrer tous leurs efforts pour saisir, à partir de n'importe quoi, de chaque cours, de chaque après-midi d'études, de chaque rencontre, ce qui pourrait réellement leur convenir pour l'année à venir. Cela m'a vraiment frappée de les voir grandir petit à petit dans leur conscience, à tel point que je les enviais presque, ayant suivi un itinéraire totalement différent, car j'ai eu la « chance » (je ne sais pas jusqu'à quel point c'est vraiment une chance) que mon hypothèse du départ, à savoir étudier la médecine, devienne de plus en plus claire et sûre, s'enracine de plus en plus profondément comme un choix définitif grâce à des rencontres et à des expériences dans ce domaine. Cependant, la question qui m'habite le plus ces derniers mois arrive dans un deuxième temps, immédiatement après le choix : tout le monde sait bien que les épreuves d'admission en première année de médecine sont très difficiles et qu'il est encore plus difficile d'être admise à Milan. Par rapport à cela, je vis une dichotomie constante parce que ma tête est hyper-rationnelle et concrète et elle sait que le fait de ne pas être acceptée, l'hypothèse de ne pas être acceptée, ne devrait pas être un drame, et qu'il serait donc illogique et insensé de considérer cela comme un échec et d'en faire ensuite un lourd jugement sur moi-même. D'autre part, il y a une conséquence inévitable qui se

produit en moi, toujours, lorsqu'il y a un contretemps dans mon parcours, que ce soit en amitié, à l'école, mais souvent aussi en famille : je sens immédiatement comme un poids qui m'écrase et je suis, non pas tourmentée (tourmentée est peut-être un peu excessif), mais très prise par des interrogations sur moi-même : « Est-ce parce que je ne suis pas à la hauteur ou peut-être parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez moi ? ». Il m'est extrêmement difficile de sortir de cette fosse que je me creuse toute seule, car je me sens submergée par de multiples questions, d'autant plus que je sais qu'en réalité ce n'est pas la bonne manière de voir les choses. Sachant que cet engrenage n'est pas bon, le jugement commence à s'alourdir et c'est un cercle vicieux qui m'empêche de respirer. Ceci dit, je suis très reconnaissante, extrêmement reconnaissante envers mes amis, non pas parce que j'arrive à m'en sortir grâce à eux, mais parce que je vois leur attention, je vois comment ils me regardent ; d'un autre côté, je me dis que je vais devoir vivre avec moi-même toute ma vie et j'aimerais apprendre à me voir avant tout ainsi, mais je n'y arrive pas.

Prosperi. En plus de cela, pense que tu trouveras peut-être un garçon qui devra lui aussi vivre avec toi toute sa vie !

Le pauvre, je le plains...

Prosperi. Au-delà de la plaisanterie, la situation devient complexe, et il faut donc trouver comment y faire face. Mais, sincèrement, tu ne me sembles pas être dans une si mauvaise passe, il me semble que, d'une manière ou d'une autre, ce que tu dis correspond à ce que tout le monde peut penser. C'est juste, c'est normal que tu aies peur de ne pas réussir tes épreuves d'admission, pour les raisons que nous venons d'invoquer, à savoir que cela te tient à cœur. Ce que nous devons clarifier, c'est que la peur n'est pas un sentiment primaire, c'est un sentiment secondaire qui découle du désir, du fait que tu désires quelque chose et alors tu as peur de ne pas pouvoir l'obtenir, ou tu as peur de le perdre si tu l'as déjà. Pourquoi ? Parce que c'est le signe de la valeur qu'une chose a pour toi. Un homme, une femme, une fille est un tout en soi, si bien que tu ne peux pas détacher tes sentiments primaires des sentiments secondaires ; nous sommes un tout unitaire et ce n'est donc pas parce que tu es mal faite si tu ressens cette peur. Quelle est la question ? La question est qu'il faut que tu décides sur quoi parier. Et parier (c'est le seul terme que l'on puisse utiliser dans cette situation) signifie que tu ne peux pas savoir quel sera le résultat final. Parier signifie que l'on doit prendre un risque.

La question est alors de savoir si le jeu en vaut la chandelle, tu comprends ? Dans ce cas, qu'est-ce que cela signifie de prendre un risque ? Cela veut dire qu'il faut que tu consacres une partie de ton temps (que tu pourrais utiliser pour faire d'autres choses), à étudier, à préparer tes épreuves d'admission, à demander à d'autres amis de te donner un coup de main, à travailler d'anciennes épreuves d'admission, à suivre des cours préparatoires ; et puis tu passeras les épreuves, qui peuvent bien ou mal se passer. Tu peux réussir à Syracuse (il faut que tu sois prête à aller étudier à Syracuse, à l'autre bout de l'Italie, par exemple) et là, en fonction des circonstances et des signes qui te seront donnés, tu seras appelée et non pas une seule fois ; peut-être que tu réussiras du premier coup à l'université de Milan Bicocca (je te le souhaite, et dans ce cas tu viendras à Bicocca), peut-être pas ; peut-être qu'il te faudra choisir entre plusieurs options et qu'à chaque fois tu seras confrontée à la même question. Mais c'est bien, parce que tous les choix les plus importants de la vie, ceux qui peuvent nous apporter de plus en plus, nous rendre de plus en plus certains et nous donner de plus en plus de certitudes, impliquent le risque de notre liberté.

Ce n'est pas un mécanisme qui nous rend certains du bien fondé de quelque chose que nous avons choisi. Est-ce que tu as un petit ami ?

Non.

Prosperi. Si jamais tu devais en avoir un ou si tu devais prendre d'autres décisions dans la vie, quelle que soit cette décision, quel que soit ton chemin, il viendra un moment où tu ressentiras cette question de façon dramatique. Quel que soit ton chemin ! Même si c'était le plus beau garçon que toutes les filles voudraient avoir et qui t'a choisie, toi et pas une autre ! Imagine un peu, avec tout ce que tu as dit, si tu allais dire : « Non, parce que c'est un risque » ; mais le risque est fondamental pour pouvoir acquérir plus de certitude, car les certitudes les plus importantes dans la vie sont des certitudes affectives, c'est-à-dire qu'elles impliquent un attachement, un pari sur soi. Cela fait partie de la méthode par laquelle nous devenons certains, sinon nous ne serions jamais convaincus et nous changerions d'avis à la première occasion. C'est donc une bonne opportunité : jette-toi à l'eau, essaie, puis nous verrons, en fonction de ce qui se passe, et tu verras comment décider du chemin à suivre.

Je te le ferai savoir.

Barberis. Passons au troisième thème, qui concerne le drame du choix, comment choisir entre deux choses fascinantes.

Bonjour, je suis en quatrième année de charpentier. J'ai récemment terminé un stage qui s'est très bien passé et j'ai réalisé que j'aimais vraiment le travail pour lequel je faisais mes études. Avant ce stage, j'avais une idée très claire de ce que j'allais faire à l'avenir, à savoir continuer mes études et me spécialiser dans mon domaine, mais après ce stage et une future offre d'emploi, mon idée claire s'est dédoublée, à savoir : poursuivre mes études ou travailler. Ma question est la suivante : comment choisir, puisque j'aimerais faire les deux ?

Prosperi. Bien ! Tout d'abord, félicitations pour ton choix ; je connais un charpentier qui a fait des miracles... et je te souhaite d'en faire autant !

Barberis. Je viens juste de comprendre ta blague, parce que j'ai vraiment un ami charpentier et j'ai pensé : « Mais quels miracles a-t-il donc fait ? » Ah, ah...

Prosperi. Ma fille ne sait plus où se mettre car c'est le genre de blagues que je fais à table ! La réponse à ta question est en fait assez simple, mais pardonnez-moi si je vous raconte d'abord quelque chose qui, je pense, pourrait aussi aider ceux d'entre vous qui paniquent parce qu'ils n'ont pas encore décidé ce qu'ils veulent faire après leur diplôme. Contrairement à toi, je ne savais pas du tout quoi faire, ou mieux, je le savais, dans le sens où mon choix était fondé sur des raisons vraiment très faibles. Je voulais faire des études d'ingénieur pour une raison vraiment très matérielle. Ayant perdu mon père quand j'étais enfant, j'ai vécu toute mon enfance et ma jeunesse en me débrouillant comme je pouvais ; j'ai aussi un frère qui est un littéraire de très haut niveau, c'était clair qu'il allait faire des études littéraires et qu'il n'allait pas gagner grand-chose, puis il est même devenu prêtre (figurez-vous), alors je me suis dit : « Je vais faire quelque chose où au moins on gagne bien sa vie, de manière à ce qu'au moins un membre de la famille gagne de l'argent ». À cette époque, un ingénieur gagnait bien sa vie, et j'avais l'impression d'être assez doué. Mais j'avais aussi une grande passion pour l'alpinisme extrême et je partais faire des choses un peu folles : le samedi, après l'école (j'allais à l'école avec la corde dans mon sac à dos), avec quelques amis, je prenais le train et nous partions à la montagne. L'année du bac, je m'étais entraîné tout l'hiver pour affronter la variante d'une nouvelle voie sur la paroi sud du Cervin ; es-tu jamais allée à Cervinia ?

Non.

Prosperi. Mais tu sais ce qu'est le Cervin, n'est-ce pas ? En tout cas, c'était une paroi très difficile et je m'étais donc entraîné dur tout l'été. En fait, je ne savais pas si je voulais faire des études d'ingénieur ; moi aussi, comme notre amie il y a un moment, je m'inquiétais à cause des épreuves d'admission, mais je m'étais dit : « Bon, je vais étudier pour préparer le test ». Après le bac, je suis allée en pèlerinage à Częstochowa avec mes camarades de classe pour demander à la Vierge d'y voir clair quant à ce que je devais faire. De retour du pèlerinage, on a publié la date des épreuves d'admission (c'était déjà la mi-août) : les épreuves avaient été programmées sur l'un des trois seuls jours où le temps était annoncé comme stable, après quoi l'automne allait arriver et l'année serait terminée. J'ai donc été confronté à ce terrible doute : « Que dois-je faire ? Vais-je m'attaquer à la paroi sud du Cervin (qui était ma passion) ou aux épreuves d'admission à la fac d'ingénierie (qui était la bonne chose à faire) ? ». Qu'est-ce que tu aurais fait ? Le Cervin ? C'est exactement ce que j'ai fait, je suis parti escalader le Cervin et je n'ai donc pas passé les épreuves d'admission à la fac d'ingénierie. Tu connaissais déjà la réponse car j'ai déjà dit que j'ai fait une fac de chimie. Après le Cervin, il m'a fallu décider quoi faire, je ne savais pas vraiment quoi ; j'ai fini par étudier la chimie, et c'est devenu le chemin de ma vie. Et je suis très heureux d'avoir fait ce choix.

Tout cela pour dire deux choses : tout d'abord, vous ne devez pas penser que votre bonheur ou votre malheur se joue uniquement sur la base de vos choix, car si c'était le cas, cela signifierait que notre destinée dépend totalement de nous, alors que tout ce que nous avons dit ce soir prouve exactement le contraire, c'est-à-dire qu'il y a Quelqu'un qui nous aime, qui nous aime à chaque instant et donc que chaque instant est une occasion de nous dire : « C'est ici ta place ». Je ne dis pas que cela ne doit pas nous faire prendre au sérieux les choix que nous avons à faire ; au contraire, nous devons les prendre encore plus au sérieux, car ils sont la manière dont nous demandons à cette destinée de nous montrer le chemin pour qu'elle s'accomplisse. Ainsi, plus on est attentif à nos propres désirs, à nos passions, à nos questions, plus on s'implique pour les vivre, et plus on sera attentif aux signes qui nous sont donnés pour comprendre quel est le chemin le plus approprié.

La deuxième chose est de ne pas sous-estimer tes passions, tes bonnes passions, évidemment pas celles qui sont seulement instinctives et se réduisent à des envies épidermiques. Tes passions au sens de ce qui t'anime vraiment, de ce que tu entrevois comme une possibilité de réalisation pour toi. N'oublie jamais que ce que tu fais est une tentative, que ce sera toujours une tentative. Si ça se passe mal, cela aura quand même été une tentative, et le fait d'avoir essayé te permettra de mieux comprendre ce qui te correspond, et c'est comme ça que tu pourras avancer. Ta situation me paraît simple parce que tu as à la fois deux passions (tu as compris que tu veux faire des études, mais tu aimes travailler comme charpentier) : tu peux travailler comme charpentier plus tard aussi, si à un moment donné, en poursuivant tes études, tu comprends que tu n'en as plus envie ; ou bien tu termines tes études et tu seras donc un charpentier qui a fait des études, et tu feras sûrement des choses que tu n'aurais peut-être pas fait si tu n'avais pas étudié. Tu n'as donc rien à perdre si tu poursuis tes études, sauf si tu as un besoin objectif qui t'oblige à aller travailler.

Si l'on a un besoin objectif, il faut en tenir compte, car il y a trois critères de choix qui sont indiqués dans *La voix unique de l'idéal* : l'ensemble d'inclinations et de talents naturels que nous avons appelés nos passions ; la circonstance inévitable qui fait qu'on est obligé d'aller travailler parce qu'il y a eu, par exemple, une catastrophe familiale ; les besoins de l'Église et du monde (cf. J. Carrón, *La voce unica dell'ideale. In dialogo con i giovani* [La voix unique de l'idéal. Un dialogue avec les jeunes], Edizioni San Paolo, Cinisello Balsamo (MI) 2018, p. 17-26). Voilà les critères objectifs

(objectifs !), y compris l'inclination, qui est un critère objectif parce que ce n'est pas toi qui te la donnes, tu la découvres en toi.

Barberis. Terminons par ce dernier thème, qui correspond précisément au troisième critère dont Davide vient de parler : les besoins de l'Église et du monde, donc la vie comme mission. Que signifie être utile au monde ?

J'ai deux questions. Concernant le livre La voix unique de l'idéal que nous avons lu cette année, je ne comprends pas le troisième critère : les besoins du monde. Comment faudrait-il que moi, je réponde aux besoins du monde ? Le monde n'a pas besoin de moi, il continue aussi sans moi, peut-être même mieux. Ce n'est certainement pas moi qui peux aider à résoudre les besoins du monde, les problèmes qui le traversent, le monde restera toujours le même et ce n'est certainement pas moi qui le changerai. La deuxième question n'a en fait rien à voir avec ce sujet. Pour diverses raisons, je suis heureux de la dernière période, de la façon dont cette année se déroule. Mais à côté de ce bonheur, il y a une question, une inquiétude persistante : j'ai peur de tout ce que je vis, j'ai peur qu'il ne reste rien de toute la beauté que je vois, et qu'avec le temps ou au premier « non », tout disparaisse. Alors je me demande tout le temps : « Que reste-t-il de ce qui m'arrive ? Que reste-t-il en moi de la beauté que je vois, des personnes que je rencontre, et de moi en eux ? Qu'est-ce qui résiste au fil du temps ? » Étant à la fin de ma dernière année, je m'interroge aussi sur l'école : « Que reste-t-il de ces cinq années de lycée ? Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? Qu'est-ce qui résiste à la finitude des choses et à ma propre finitude ? ». Rien ne reste, mais alors où puis-je trouver toujours un point fixe ?

Salut, prendre au sérieux la question de la vie et de son utilité, pour moi c'est demander, poser des questions. Je n'arrive plus à trouver la force pour avancer dans ma vie. Comment puis-je continuer à vivre ma vie quotidienne alors qu'en Ukraine, des personnes meurent sous le poids des bombes ? Comment puis-je faire face à cette guerre ? Tout a peut-être un sens, je n'arrive plus à étudier comme avant, je n'arrive plus à regarder un avion dans le ciel avec sérénité, tout est devenu terne, distant, pénible. Comment affronter en même temps une pandémie et une guerre ? Comment peut-on résister face à ces deux grandes guerres qui déciment les gens comme dans un jeu vidéo ? Comment puis-je me trouver moi-même et trouver mon bonheur ? Quelle est ma place dans ce chaos ? À quoi je sers ? À quoi puis-je servir ? Que puis-je faire ? Quel est mon chemin ? Ce sont toutes ces questions que je porte en moi depuis des mois, elles constituent pour moi un obstacle face au choix de ma vocation, elles me prennent la tête et font chavirer mon cœur. L'aide la plus grande ? Dieu. À chaque fois, il y a quelque chose autour de moi qui me réveille ; à chaque fois que je perçois un regard différent, je vis. À chaque fois que la vie me présente des défis qui semblent impossibles à surmonter et que je surmonte ensuite tranquillement, à chaque fois, je vois Dieu, je le sens, je sens son amour, je sens qu'il est avec moi et qu'il ne me quitte jamais. Je sens son amour, un amour si grand, si infini qu'il est impossible de ne pas le lui rendre avec autant de force infinie et de le voir autour de moi, dans les personnes, dans les actions, dans mon expérience ; il me donne la force et l'envie d'affronter ces questions, d'affronter la réalité, d'affronter ma vie.

Prosperi. C'est bien ! Je réponds succinctement. De nombreux amis ont déjà bien des fois répondu

à ces questions, par exemple un grand ami pour moi, et pas seulement pour moi, mais aussi pour beaucoup d'autres, y compris pour beaucoup de personnes présentes ici, un grand ami que vous n'avez pas rencontré parce que vous êtes trop jeunes, mais que vous pouvez apprendre à connaître à travers ce qu'on raconte sur lui et à travers les livres qui racontent son histoire : Enzo Piccinini. Il a dit deux choses, premièrement : « Mettre son cœur dans ce que l'on fait » ; deuxièmement : « Il ne faut pas être seul ». Et ceci (je crois) est une loi de la vie. C'est beau que vous ressentiez le désir que ce que nous faisons soit utile, que ce soit utile pour le monde, que cela ne se termine pas seulement dans un calcul de profit, mais que cela serve à quelque chose de grand, que notre vie serve à construire quelque chose de grand, qu'elle serve à quelqu'un, qu'elle laisse une trace ! Nous ne nous sentons pas dignes de cela, nous avons l'impression d'être trop petits pour cela, et pourtant nous aimerions que cela soit possible. Le but n'est pas de laisser une trace dans les livres d'histoire, mais une trace dans le cœur des personnes, une trace dans ce que nous faisons, dans ce que nous sommes, dans nos amis, de sorte que notre vie ait une utilité, qu'elle ait un sens et que nous soyons au monde pour quelque chose.

Alors comment répondre aux besoins du monde ? Vous ne le savez pas, et moi non plus je ne sais pas quels sont les besoins du monde, et cela implique qu'en premier lieu, nous devons apprendre à juger ce qui se passe pour savoir où il est plus utile d'engager nos ressources, si nous pouvons le faire. Plus utile par rapport à quoi ? Par rapport au dessein de Dieu, parce que lorsqu'on a rencontré le secret de la vie, et le secret de la vie s'appelle Jésus Christ, le but de la vie devient de coopérer à accroître la gloire de Dieu dans le monde. Alors, où être le plus utile ? Le savez-vous déjà ? Non. Nous ne devons donc pas être seuls, et à partir de nos propres inclinations, dans les circonstances que nous nous trouvons à vivre, demandons ; si nous avons une intuition, une idée, un désir, parlons-en entre nous, demandons à quelqu'un de plus grand de nous aider à voir, pour que tout soit pris en compte, pour que tout soit considéré dans la totalité de ses facteurs, afin que notre vie soit vécue (au moins comme idéal en vertu duquel commencer à accomplir nos actions), dès le départ, avec un sentiment d'utilité. Que nous ne commencions pas quelque chose avec le doute que cela pourrait ne pas avoir son utilité.

Barberis. Nous pouvons nous arrêter là. Je voudrais vraiment te remercier, Davide, pour ce que tu nous as dit, et je voudrais rappeler quelque chose que tu as souligné au début, en parlant de cette étape du chemin : « C'est une bonne chose car, lorsqu'il y a de tels moments dans la vie, c'est une grâce ; quand il y a des circonstances qui nous obligent à être sérieux face à la vie, ce sont des moments de grâce parce qu'ils indiquent une manière plus vraie d'affronter toute chose. Parce qu'on se rend compte qu'on ne peut pas gouverner la réalité à notre guise, que les circonstances ne sont pas celles que nous voulons et qu'elles ne vont pas comme nous le voulons ». Nous ne l'avons pas seulement entendu, mais nous l'avons aussi perçu et vécu dans le dialogue avec toi ce soir, c'est pourquoi nous te remercions.

Prosperi. Merci à vous.

Barberis. Nos salutations à tous, présents et connectés. Bonne soirée à tous.